

brigitte
paulino-neto

cales



dès que tu meurs
appelle-moi

DU MÊME AUTEUR

La mélancolie du géographe, *Grasset, 1994*

La connaissance de la fleur, *Grasset, 1997*

Jaime Baltasar Barbosa, *Verticales, 2003*

dès que tu meurs,
appelle-moi

brigitte paulino-neto

dès que tu meurs,
appelle-moi

verticales

© Éditions Gallimard, octobre 2010.

1

AMEN

«Demain, dans la bataille, pense à moi, et
que ton épée tombe émoussée! Désespère
et meurs!»

Shakespeare, *Richard III*

Le papier à en-tête d'António de Sousa Amen indiquait : « Épicerie-café-restaurant-chambres à louer, rue Louis-Pasteur à Grand-Quevilly-Seine-Inférieure. » Comme il possédait deux voitures, il lui arrivait aussi de conduire des clients en excursion jusqu'à Lisieux.

Un grelot sonnait l'entrée côté épicerie. Mais personne n'accourait. L'établissement restait désert pendant cinq bonnes minutes : disons, le temps de se déganter, souffler, s'éventer d'un mouchoir et, si vous n'y étiez jamais venu, d'inventorier dans la demi-pénombre le genre de marchandises rangées sur les étagères, dans les pots, les barriques, les tiroirs étiquetés...

Vous en étiez là de cette inspection forcée – une pointe de contrariété en vrille au dos de votre patience – lorsqu'en un lieu pareil, si peu approprié à la manifestation de ces choses, l'éclat d'une lueur d'acier, d'une rectitude semblable à celle qui darde et troue le ciel des images pieuses, vous guidait maintenant, votre curiosité appâtée par cette source, ce flot brut de blancheur doux

et ferme à la fois vous menant pas à pas, quasi par le bout du nez, vers la fenêtre surnaturelle de ce magasin donnant sur cour.

Avant que le commerçant n'arrive, vous aviez le temps d'apercevoir par cette fenêtre latérale deux toutes petites filles jouant, un sol crasseux, des murs décrépits. Deux toutes petites filles entre lesquelles, tête et queue basse, déambulait un chien-loup comme si c'était la seule nourrice qu'on eût trouvée à ces gamines. Deux petites filles dont, semblait-il, l'une irradiait tandis que, depuis l'arrière-boutique, se rapprochait maintenant un couinement de semelles attestant que, même tanné, le cuir reste chose animale.

De la plus jeune selon toute apparence, quoique les deux laissées sans soin, émanait une brillance dont vous cherchiez en vain la cause, avant d'admettre que cette petite était un soleil : nul autre scintillement, hors son aura personnelle, ne jetait son rai de feu vers l'intérieur glauque du commerce.

À ce moment surgissait António de Sousa Amen. Tout l'éclairage du magasin actionné d'un coup, du plafonnier aux opalines. Gilet boutonné haut par-dessus la chemise impeccable, il contournait le comptoir pour venir au-devant de votre sidération. Et de ce qui se laissait voir par cette fenêtre, jusqu'à ce qui demeurerait palpable en vous d'inquiétude et d'interrogation, il allait avec calme, de l'un à l'autre avec pondération. Il allait sans se précipiter, de la contemplation des deux enfants veillées par

le molosse jusqu'à la contemplation de vous interdit. Posément, il laissait fermenter en vous le moisi de ce qu'on s'imagine sans rien savoir, avant que, paupières lourdes, d'un fourbe ou d'un sage détaché de ces contingences, António de Sousa Amen ne livrât comme à un ami, un proche, l'un de ceux à qui l'on dit l'essentiel, que la charge de ces deux petites filles (pause), dont il était le père (soupir), lui avait été confiée par un jugement de tribunal (silence). Lentement alors ses paupières s'abaissaient comme un store.

À vue d'œil, l'homme n'avait pas trente ans. Mais sa posture audacieusement portée vers son interlocuteur, son geste de secouriste avisant de sang-froid un naufragé; son gilet de laine sèche doublé de soie, le métal de ses lunettes rondes comme deux monocles soudés étoffaient l'âge, renforçaient la carrure, échafaudaient la prestance à laquelle de Sousa œuvrait, mais depuis quand? Sa confiance aidant au sujet de ses deux enfants, même sa laideur vous devenait sympathique et, jusqu'à un certain point, sa détermination à écraser à force de pommade les crans rebelles de sa chevelure d'étranger pouvait aussi susciter en vous un sentiment voisin de la sympathie. Jusqu'à un certain point.

Binocles en visière, carnet de commandes en main, de Sousa Amen prenait note. À un moment d'une liste déjà conséquente, vous montriez un produit de marque en hauteur sur une étagère. Mais le crayon à papier du fournisseur restait en suspens. De Sousa disparaissait.

Quelque chose se jouait. Il revenait d'un air entendu, même marchandise entre les mains mais d'un luxe supérieur. Le prix de cela qui semblait retiré d'une cache, d'un coffre ou de l'usage privé d'un connaisseur ne se discutait pas. Et quand, tout à l'excitation de cet épisode, vous en retiriez l'assurance flatteuse d'avoir affaire à un négociant de confiance, António de Sousa Amen, lui, considérait seulement en établissant sa facture que votre réaction à cet examen, jugée correcte, faisait de vous, jusqu'à nouvel ordre, ni plus ni moins que l'un, parmi d'autres, de ses bons clients.

Je dis «vous» par commodité. N'y voyez pas d'offense. Je sais bien que vous n'étiez pas né(e) en ce début des années trente. Ni moi non plus. Du reste, quelle raison auriez-vous de m'accorder votre compagnie pour aller y voir de près? Dans une histoire qui n'est pas la vôtre? Où je prends le pari que vous n'échangeriez pas le moins aimable de vos aïeux contre celui-là qui est le mien.

Né en 1904 dans les environs de Loulé, António de Sousa Amen répugnait à un destin rétréci à cette bourgade de la frange sud du Portugal pas même ouverte sur la mer. Loulé où, pour lui épargner de se rendre à pied depuis l'échoppe de São Clemente, son père croyait l'amadouer en lui cédant sa mule tandis que le petit merdeux aurait plutôt boxé la bête de rage s'il n'avait dû rendre des comptes et crachait méchamment tout au long du chemin, écumant de ne pouvoir se défaire à si courte distance – moins de huit kilomètres de São Clemente au centre de Loulé – d'une vie contaminée par la puanteur de la vachette fraîchement tannée, compromise par la besogne de la découpe et du cloutage des peaux, laquelle ravale tout cordonnier au rang des païens et des réprouvés – comme son grand-père, comme son père, ses frères Manuel et Chico, sans parler du plus jeune, João, qu'un surcroît de malchance, là-dessus on peut toujours compter, avait fait sourd de naissance.

Cette fratrie de cinq incluait aussi une fille, du moins

jusqu'à son mariage avec un repris de justice. Son nom à elle – qui pourtant fut celui de ma grand-tante – je ne l'ai jamais su, jamais vu de photo. Aucun moyen de mettre un visage sur sa perversion. Pas plus de preuve qu'entre elle et moi il y aurait eu un air commun.

De Sousa Amen débarquait dans le port de Rouen en 1921. Émigré seul. L'orgueil bombé au torse de ses dix-sept ans. La tendresse supposée de cet âge affirmée d'une rancœur tenace, comme si on lui avait vendu des haricots qui ne voulaient pas cuire.

Quelques mois après sa première embauche à l'usine Malétra de Petit-Quevilly – acide sulfurique, acide chlorhydrique, soude, chlore de chaux et chlorate de potasse – la fausse manœuvre d'un compagnon déclenche un jet qui lui mange un œil et la moitié de la face.

Partout ailleurs, il s'était conservé. Il reconnaissait son bien. Son corps, sa peau obéissaient où que ce soit à la main qui repassait la cotonnade de son épiderme et commandait tantôt à l'endormissement des tissus et tantôt ordonnait une décharge électrique pour éprouver sa puissance érectile. Mais rien de ce genre ne se produisait du côté de sa face passée par le feu. C'était mort. Cela avait cessé d'être une partie de soi avec laquelle on peut transiger. C'était devenu un cendrier : la main de Dieu y avait écrasé Son mégot.

Lui, le premier, il éprouvait le dégoût qu'on avait à le regarder et dont il exérait la retenue. Il aurait préféré la manière brute, un mouvement de recul déjouant la

politesse et qu'il eût approuvé. Il en était à peu près là de sa détestation de la pitié d'autrui quand il comprit que pas un, homme ou chien, qui le rencontrerait ne l'oublierait jamais et, sur ce point, je ne peux lui donner tort. Alors, comme si cette face ravagée, il l'eût commandée lui-même et sur mesure, il décidait que cet accident lui donnait son vrai visage. Tanné au fiel. Couturé au point de croix de la cruauté dont, crâneur, il affrontait la marque ostentatoire. Ignorant la supériorité de ce qui s'instille en dedans, il ne voit pas la mienne, faite à sa ressemblance mais invisible.

En moins de dix ans, guère plus, ce visage en carton bouilli désignait un notable. Personne n'avait de voiture à Grand-Quevilly avant les années trente. Personne, sauf lui, le Portugais, António de Sousa Amen. Seul, avant guerre, à posséder le téléphone, deux voitures, un permis de port d'arme et, comme une prise de guerre, deux petites filles en bas âge.

L'argent venait du commerce. Le prestige? Parce qu'il œuvrait comme interprète auprès des tribunaux. Interprète sans diplôme, officieux, dont cependant les traductions étaient reconnues par le consulat, autorisées par la police, tenues pour valables sans fondement. Dans la communauté portugaise de Rouen et au-delà, cela devait impressionner, un pouvoir pareil; cela devait impressionner et faire peur.

Ses deux petites, on aurait dit qu'elles s'élevaient toutes seules. Personne pour les surveiller. À la garde d'un berger allemand familier de la maison, un monstre domestique. Montées par-dessus, glissées par en dessous, les deux gamines en usaient comme d'un toboggan quand il arrondissait le flanc pour les aider à descendre; la queue en renfort pour se relever et quand le salut de cette rampe se dérobaît, son poil dru offrait encore à s'accrocher. L'animal s'étendait tout son long entre elles deux, ne dormait que qu'un œil, lippe retroussée sur des crocs prompts à planter, déchirer, arracher au moindre danger. Aboyant peu pour ne pas les effrayer, tendre et avisé comme on attend de n'importe quelle gouvernante.

La bête est à sa platée ce jour-là. Tête et queue basse. La gueule affouillant entre les restes, la truffe en quête des bons morceaux. Elles s'étaient approchées en confiance lorsqu'en une volte-face le chien-loup s'était jeté dessus. Comme sans les reconnaître. Sur l'une et l'autre sans discernement. Il n'avait pas mordu aux jambes, ni aux bras ni aux mains, tout de suite il avait attaqué la tête. Et ce qui avait alerté les employés à la cuisine, au restaurant, à l'épicerie n'était pas plus le cri que le pleur ou l'appel à l'aide des enfants, car il n'y avait rien eu de cela, c'était un grondement impossible à identifier sinon qu'il provenait de la cour, un grondement de volcan en éruption ou de tremblement de terre.

Un coup de feu avait suffi à l'abattre. Une arme surgie

d'on ne sait où, pointée à bout portant, la main du tireur crispée en position de tir longtemps après que la tête de l'animal eut explosée. Alors, seulement, on avait secouru les petites tandis que leur père restait statufié, exception faite d'un tic réflexe de la face qui donnait à penser que tout n'était pas mort au tréfonds de cette chair ankylosée.

La plus jeune, Faustine, s'en était sortie avec une morsure, légère, au bord de la lèvre inférieure. Toute lumière en surabondance fait reculer même un loup, voilà ce que chacun pensait en regardant Faustine quasi indemne et, même si je n'y étais pas, ce que je vois aussi d'Elle et de sa lumière. Mais, l'aînée, Élisabeth, environ cinq ans, le chien fou lui avait arraché la joue. Sur la moitié gauche du visage, la cicatrice resterait large et longue : du coin inférieur de la bouche agrafée jusqu'à l'oreille.

L'aspect de cette cicatrice différait de celle d'António de Sousa Amen, leur père. Mais elle défigurait semblablement l'aînée de ses deux filles d'une chair labourée du même côté de la joue.

Après l'accident, Ribeiro, le cuisinier, s'était autorisé à revenir à la charge :

— J'ai une nièce au village qui pourrait vous convenir... O Senhor António se le rappelle peut-être ; j'en ai déjà parlé... Dores de Almeida Pina qu'elle s'appelle... Une vingtaine d'années d'après mes calculs.

— Montrez voir, avait répondu de Sousa que les Français, à Grand-Quevilly, à Saint-Étienne-du-Rouvray, à Petit et Grand-Couronne et dans les environs de Rouen, appelaient le Juif.

— Ce serait bien, cette affaire avec ma nièce, disait le cuisinier. Il y a un gitan qui lui tourne autour, les parents sont inquiets...

Puis, la tête de sa mère promptement hypothéquée, le cuisinier jurait que Dores Pina, *sim Senhor*, elle saurait élever les deux petites, Élisabeth et Faustine, quand bien même elle n'avait jamais eu d'enfant ; elle saurait éduquer ces deux pauvrettes qui lui étaient venues de ce malheur du premier lit, ce malheur qu'il avait eu de sa première femme – quoique portugaise, aussi dépravée qu'une Française. Il s'en portait garant : celle-là saurait se tenir.

António de Sousa Amen épouse la fille par procuration. Il ne l'a jamais vue, jamais écrit ni causé. Il a jugé d'après photo. Rassuré par l'absence de beauté, son air mal dégrossi et, cependant sans garantie, car il n'y en a pas, contre la perfidie. Peut-être aussi se décide-t-il à l'épouser du fait des informations fournies par Ribeiro : élevée à la dure et de peu d'instruction. Ainsi, de Sousa fait-il venir toute la famille Pina de ce village, Guimarães de Tavares, adossé à la montagne ; la jeune fille Dores comprise dans ce lot.

Dès son arrivée à Grand-Quevilly – jupes, blouses, châles sans couleurs, talons plats, la crotte d'un chignon noué bas sur la nuque, front sévère, sans bijou ni

maquillage, conforme à la photographie que le cuisinier avait montrée de sa nièce à de Sousa Amen – le compliment tombait : au moins, voilà une femme propre ! Celle-là, vous ne risquez pas de lui voir traîner son vice derrière la voie de chemin de fer.

À ce genre de servante ou de gouvernante tel que l'intérieur du pays en regorgeait, tête de fouine, petite, yeux délavés, de Sousa ne concédait rien. Comme pour tout autre, il lui faisait connaître ses ordres du matin, ses ordres du soir ; quant aux ordres valables pour la nuit, au seuil de leur chambre conjugale, il avait soin de les aboyer pour faire savoir à sa maisonnée que, là aussi, ses ordres étaient comme ceux du matin, comme ceux du soir, pareillement indiscutables. Comment est-ce que je sais cela si je n'y étais pas ? Parce que *je m'en souviens*.

Sa besogne accomplie, son spasme répandu, soudain il lui venait l'irrépressible envie de lui parler quand même, c'était plus fort que lui ; comme un besoin pressant de pisser contre un mur, l'envie de lui parler de l'Algarve, de cet océan d'or et de miel, de l'ivresse que procurait l'odeur de la myrrhe et de mâcher les baies de l'arbusier, de ce chemin de Santiago tracé dans la transparence bleutée des nuits d'été ; des enchantements de cette province – l'Algarve – où il était né dans les environs de Loulé ; de cet or et miel dont il s'était volontairement exilé en 1921, l'année de ses dix-sept ans, rompant avec les siens et, cependant, dont il rappelait les douceurs et

beautés hissées en tête des sept merveilles. Il cherche à me berner, ruminait Pina en son for intérieur, n'ayant jamais vu de ce pays que la caillasse aux abords de la Serra da Estrela, la grisaille, les engelures colmatées au beurre rance et qui, au lendemain de ces élucubrations, arborait un air renfrogné d'autant, yeux cernés, une sévérité accrue envers les filles.

Peu à peu, de Sousa entreprit d'élargir son auditoire : le cuisinier, ceux de la plonge, les commis du café-restaurant-épicerie finirent, eux aussi, par se voir infliger le dithyrambe sur l'Algarve où, pas plus que Dores Pina, aucun d'eux n'était jamais allé.

De ces propos qui ne lui étaient pas expressément adressés, quoique pour avoir lieu, il semblait bien que sa présence fût exigée, Faustine, la cadette, était la seule à recueillir bouche bée les miettes qui lui servaient à imaginer des festins, se figurant non comme une fiction, mais comme une vérité à prendre au pied de la lettre et cet or et ce miel déballés par le bonimenteur. Et quand, avec ce stratagème, de Sousa visait à n'en subjuguier qu'une, voilà qu'il en tient deux. Car ce temps qui nous sépare alors, où déjà Elle habite, où je ne suis pas encore, n'aura pas empêché ceci : Elle et moi prises ensemble dans le faisceau de cette vision obscène d'un ciel éclaboussé par le passage de la Voie lactée.

Avant guerre, à Grand-Quevilly, quand son commerce était florissant, on l'appelait « le Juif ». Accompagnée

disparaît. Cette main, je le devine, on la lui a coupée. Moi ou un(e) autre. Comme dans le *Satyricon* de Fellini on tranche à vif la main d'un voleur. Selon la logique imparable des rêves, sans doute cette main coupée était-elle « coupable ».

Et quand, de sous le rêve, j'émerge en surface, la tête à peine sortie de cette nage entre deux, avant que tout ne s'estompe dans ce bouillon de culture des signes et des signifiants attrapés au vol – il m'apparaît que cette servante-main ou cette main-servante m'appartient : elle n'est pas hors de moi, c'est la mienne.

Main droite et fourbe cependant. Instrument de manipulation. Prête à jurer, sans ciller, ici rien n'est exact, mais tout est vrai. Ma main. Ma m \tilde{a} e. Maman.



Dès que tu meurs appelle-moi Brigitte Paulino-Neto

Cette édition électronique du livre *Dès que tu meurs appelle-moi*
de *Brigitte Paulino-Neto*
a été réalisée le 23 septembre 2010 par les Éditions Verticales.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 15 septembre 2010 par Laballery
(ISBN : 9782070130443)
Code Sodis : N44915 - ISBN : 9782072414770
Numéro d'édition : 177092